

ment les intrigues auxquelles put se livrer ce ministre (Fouché), investi d'un si grand pouvoir, et ayant des relations si étendues. D'un autre côté, l'Angleterre n'avait cessé d'entretenir des correspondances dans la Vendée; et quoique ce pays fût ramené par une administration douce et éclairée, les agens de l'é-

sonnelle qui présente un singulier rapprochement avec ce que rapporte cette histoire.

Lors de l'attaque sur Anvers, ayant demandé à m'y rendre comme volontaire, le duc de Feltre, ministre de la guerre, avec lequel je me trouvais lié, me destina à l'état-major général du prince de Ponte-Corvo (Bernadotte). Ce ministre me dit, en m'expédiant, qu'il allait me charger pour son beau-frère, chef de l'état-major du prince, d'un message verbal qu'il n'eût pas voulu confier au papier, me priant d'en bien retenir les expressions. Elles étaient celles-ci : « Nous avons des raisons de » croire à d'étranges menées de la part de Bernadotte, à une ambition tout à fait extravagante. Ainsi point de démarches, point de » signatures qui pussent vous compromettre : » veillez aux pièges. » Ces paroles, sans explications ni commentaires, et avec l'état politique des choses telles qu'elles me paraissaient alors à moi, portion du vulgaire, me semblèrent du véritable grec. Je les rendis comme je les avais reçues, sans m'en inquiéter autrement; et encore aujourd'hui je suis loin de

tranger y trouvaient toujours quelques accès. Déjà pendant la campagne de 1807, on avait tenté de le faire soulever de nouveau : « On voulait, dans la sup- » position où Napoléon viendrait à être » défait dans une grande bataille, pren- » dre les armes, et recevoir le duc de

prétendre qu'elles dussent être d'un poids décisif; seulement, je les rapporte.

En addition à cette anecdote, en voici une autre qui m'a été contée depuis la publication du Mémorial, par quelqu'un qui prétendait la garantir. Elle est bien propre à corroborer l'opinion émise au texte ci-dessus, touchant les machinations intérieures, ourdies de longue main.

Immédiatement après la bataille d'Essling, m'a-t-on dit, un émissaire arriva du champ de bataille à Fouché pour lui faire connaître l'état désespéré des affaires, qu'on pensait pouvoir être très-favorable à certains projets. Cet émissaire était chargé de prendre ses avis, et de savoir ce qu'on pouvait attendre de dedans. A quoi Fouché répondit, dans un état de véritable indignation : « Mais comment re- » venir nous demander quelque chose, quand » vous auriez déjà dû avoir tout accompli à » vous seuls? Mais vous n'êtes là bas que des » poules mouillées qui n'y entendent rien : on » vous le foure dans un sac, on le noie dans le » Danube, et puis tout s'arrange facilement et » partout. »

» Berri... dix mille conscrits réfractaires  
 » étaient prêts à se soulever.... De la  
 » Vendée, le complot s'étendait dans  
 » la Bretagne, le Maine, la Basse-Nor-  
 » mandie : Bordeaux n'y était pas étran-  
 » ger... Au moindre revers des armées  
 » de Napoléon, et à la moindre crise  
 » politique, le feu de l'insurrection lais-  
 » sait échapper ses étincelles. Le parti  
 » de l'opposition avait dans la Vendée  
 » ses points de correspondance et de  
 » ralliement. (*Beauchamps*, t. 4.) » Ainsi  
 les espérances de la coalition sur ce pays  
 n'étaient pas sans quelque fondement.

» L'Angleterre avait préparé une autre  
 machination en Espagne. Là, c'était une  
 conspiration toute militaire. Il ne s'agis-  
 sait rien moins que de soulever l'armée  
 française de Portugal ; de la réunir avec  
 l'armée anglaise ; d'engager les autres  
 corps français en Espagne à imiter cet  
 exemple ; de marcher sur les Pyrénées,  
 où se trouverait une autre armée anglaise  
 plus considérable ; avec Moreau qui re-  
 viendrait de l'Amérique. On devait s'a-  
 vancer sur Paris, et mettre Moreau à  
 la tête du gouvernement. Les Anglais  
 avaient répandu dans le pays et parmi  
 les troupes françaises le manifeste et les

proclamations de l'Autriche. Des offi-  
 ciers de notre armée de Portugal étaient  
 gagnés ; ils avaient communiqué avec  
 Wellington et Beresfort ; un crédit de  
 six cent mille francs leur était ouvert à  
 Porto. On annonçait l'espoir de se con-  
 certer avec les armées d'Allemagne et  
 d'Italie. (*Le Noble, Montvéran.*) Du  
 reste, ce plan était loin d'être inexécu-  
 table. Bordeaux et la Vendée étaient sur  
 le chemin de cette armée à Paris. Or,  
 de cette capitale à Bayonne et à Augs-  
 bourg, la distance est la même. Ainsi, à  
 mesure que Napoléon dépassait cette  
 dernière ville, les chances augmentaient  
 en faveur de la conspiration. Car si  
 l'Empereur eût voulu revenir sur ses  
 pas pour s'opposer à cette entreprise,  
 sa marche eût été retardée par les atta-  
 ques combinées des Autrichiens et les  
 insurrections de l'Allemagne ; tandis que  
 celle des armées révoltées, à peu près  
 libre et même favorisée par tant d'in-  
 trigues, eût été bien plus rapide. Elles  
 pouvaient donc arriver bien avant l'Em-  
 pereur à Paris, où elles eussent trouvé  
 les secours de Fouché, etc.

» Ainsi, tout semblait favoriser les  
 espérances de la coalition. Si Napoléon

était arrêté sur nos frontières par les forces coalisées, l'Allemagne se soulevait, et la confédération du Rhin, ainsi que l'Italie, étaient obligées de s'armer contre leur protecteur. Si Napoléon faisait, au contraire, des progrès en Bavière et en Autriche, il s'éloignait d'autant du centre de la France, et la livrait aux attaques de ses ennemis, pendant que ses derrières étaient menacés par leurs machinations.

» Tels étaient les apprêts de cette guerre machiavélique que nous suscitaient les puissances de l'Europe. Le signal en fut donné par des proclamations, où se trouvent les provocations à la révolte et à l'insurrection, dont jusqu'à cette époque s'étaient abstenus les gouvernemens monarchiques. On fut encore plus étonné de retrouver dans la bouche des princes autrichiens ces provocations adressées à des peuples qui avaient été de tout temps étrangers à l'Autriche, et dont elle avait reconnu les gouvernemens. « C'est, disaient-ils, » pour la liberté de l'Europe, pour la » délivrance des Allemands, pour l'indé- » pendance de l'Italie, que l'Autriche » combat. Sa cause est celle de l'Alle-

» magne. Elle ne reconnaît pour ennemi » que celui qui oublie qu'il est Alle- » mand.... Elle promet l'appui prochain » des troupes étrangères, etc. » Ainsi, la coalition, aveuglée par sa haine, puisant ses armes dans l'arsenal révolutionnaire, imitait l'exaltation des insurgés espagnols. Ainsi, après avoir employé tant de temps et de moyens, versé tant de sang, pour combattre la révolution française, elle en invoquait les principes, en empruntait le langage. L'histoire remarquera que c'est du conseil aulique de Vienne que partirent ces cris de *liberté, d'indépendance, d'insurrection*, contre celui qui voulait raffermir les trônes ébranlés. Les rois allaient tenter de corrompre les armées, d'ébranler la fidélité des chefs et des soldats. Ils livraient, au Nord comme au Midi (en Portugal, en Suède, en Prusse), le sort des nations et des souverains à des troupes aveuglées, à des chefs parjures, à des conspirateurs flétris par des jugemens. Cependant, qui assurait les rois que ces armées ou ces insurrections, appartenant à des chefs ou à des partis opposés, ne renouvelleraient pas de nos jours, au centre de l'Europe, les dé-

chiremens de l'empire romain? Quels exemples pour l'avenir! Lequel d'entre ces rois pouvait se confier assez en son entourage de famille, de généraux, de courtisans, en son peuple, pour risquer de telles chances? Singulier contraste! Pendant que l'homme de la démocratie et des peuples employait tous ses efforts pour éteindre les révolutions, les anciens gouvernemens et leur vieille aristocratie en semaient les germes à pleine mains sur toute la surface de l'Europe. En vain prétendront-ils les comprimer à jamais: ces provocations à l'insurrection, ces promesses de liberté, de garanties, d'institutions libérales; ces appels aux droits des nations, ne seront plus oubliés: tôt ou tard ces cabinets recueilleront les fruits de leurs imprudens travaux.

» Au printemps de 1809, toutes les chances de la guerre et de la politique étaient donc contre la France; l'Autriche avait sous les armes trois cent vingt mille hommes et sept cent quatre-vingt onze pièces de canon; cette armée avait été divisée, comme les armées françaises, en neuf corps actifs et deux réserves. Ces corps avaient en eux tous les moyens

d'administration et d'exécution, de manière à pouvoir agir isolément ou combinés. En arrière de ces forces, entièrement disponibles, était une réserve imposante, préparée depuis long-temps, non entièrement organisée, mais qui, pendant la campagne même, fournit d'abondans secours. Elle se composait des *landwerth*, ou *défenseurs de la patrie*, des dépôts d'infanterie et de cavalerie; enfin de l'insurrection hongroise, et pouvait s'évaluer à deux cent vingt-quatre mille hommes, qui, joints aux forces régulières indiquées ci-dessus, composaient à l'Autriche une masse de cinq cent quarante-quatre mille combattans. Le prince Charles, ministre de la guerre et généralissime, commandait en Allemagne la principale armée, composée des six premiers corps et des deux réserves. Le prince Ferdinand était avec le septième en Pologne; le prince Jean avec les huit et neuvième en Italie. Tous les princes de cette maison prenaient part à la guerre.

Napoléon n'avait à opposer à toutes ces forces que deux cent vingt mille hommes en Allemagne, qui étaient loin d'être tous Français; cinquante-sept

mille en Italie, dix-huit mille en Pologne, et un total de quatre cent vingt-cinq pièces de canon. Il avait la diversité des nations contre lui, et quarante mille hommes de moins que le prince Charles, lorsqu'il opéra en Bavière, etc.

» Les deux grandes lignes d'opération du Nord et du Midi de l'Allemagne sont éloignées de quarante lieues de distance moyenne entre Augsbourg et Bamberg. On peut agir sur chacune d'elles, ou passer de l'une à l'autre; mais il est difficile, et surtout dangereux d'opérer sur les deux à la fois, parce que l'armée ennemie qui se plaçait au milieu des deux lignes, pourrait détruire successivement les corps séparés de son adversaire, même avec des forces inférieures, ou deviendrait du moins maîtresse des opérations. L'armée, ainsi placée, arrêterait les mouvemens de son ennemi, sur les derrières duquel elle peut manœuvrer. Il résulte de là que les points militaires les plus importans de ce théâtre sont les passages du Danube, surtout ceux où aboutissent les grandes communications, les confluens des rivières qui servent de lignes de défense; ceux qui maîtrisent les deux lignes d'opération,

et les défilés de l'Est et de l'Ouest (Ulm et Passau); ensuite viennent les principaux passages, sur les grands affluens du Danube, les capitales, les villes, les nœuds de route, etc. Parmi celles-ci, le point de Ratisbonne est un des plus essentiels: il devint, en cette occasion, de la plus haute importance pour les deux armées, afin de maîtriser les opérations sur les deux rives du Danube, etc.

» L'Autriche ayant conservé des relations avec la Belgique et les pays allemands cédés depuis long-temps à la France, espérait les soulever en y faisant pénétrer ses armées. Pour cela les principales forces autrichiennes, réunies en Bohême, et débouchant de ce pays devaient d'abord suivre la ligne d'opération du Nord, par la Franconie. En quinze ou dix-huit marches elles devaient atteindre facilement l'embouchure du Mein. Traversant tous les cantonnemens de l'armée du Rhin, elles pouvaient espérer, avec leurs masses supérieures, de les battre en détail, et d'empêcher ainsi les divers corps français du Nord et du Midi de se réunir. C'était un avantage capital, c'en était un autre considérable que de gagner

rapidement du terrain, pour faire déclarer les souverains de la Confédération, et insurger les peuples. On attribua dans le temps au général Mayer les dispositions militaires de ce plan, qui eut un commencement d'exécution, puisque les cinq premiers corps de l'armée autrichienne, outre la première réserve, étaient placés en Bohême, tandis que le sixième, et la deuxième réserve agissaient seuls en Bavière. Les opérations qui avaient dû commencer dès le mois de mars, furent ensuite renvoyées au huit avril.

» Les inconvéniens du plan de Mayer n'avaient pas échappé à la pénétration de l'Archiduc, dont le grand mérite était de bien connaître son ennemi et son terrain. Pendant que la grande armée autrichienne aurait marché par la ligne d'opération du Nord, vers les frontières de France, où elle eût trouvé nos réserves et la défense nationale, le cœur de la monarchie autrichienne, sa capitale même restaient à découvert devant un ennemi tellement actif, qu'il pouvait des Alpes Noriques y porter encore d'autres corps. Mais cette grande armée autrichienne elle-même était exposée aux

manœuvres que Napoléon, laissé maître du Danube, pouvait exécuter sur ses flancs et ses derrières, soit par Straubing, après avoir battu le corps de Bavière, soit en débouchant de suite sur Bamberg, Wursbourg et Hanau. Le prince Charles n'avait pas oublié la poursuite du Tagliamento jusqu'au-delà de Léoben en 1797; surtout la prise de Vienne, une vingtaine de jours après la capitulation d'Ulm, en 1805; la destruction des armées prussiennes à Iéna, opérée en quelques instans, par une manœuvre de flanc. L'Archiduc savait bien qu'il n'avait plus à faire à un Moreau, qui, sans bouger, le laisserait derrière lui aller tranquillement de l'Iser sur le Bas-Rhin. Le prince sentit la nécessité d'occuper avant tout la ligne d'opération sur la rive droite du Danube: il revint à un projet d'offensive directe, qui le tenait sur le chemin de la capitale, et fit repasser le Danube, à Lintz, par la majeure partie de son armée, ne laissant en Bohême que les premier et deuxième corps. D'après les retards qu'éprouvait le commencement des hostilités, il eut le temps de terminer cette nouvelle disposition.

» Quant à Napoléon, il attend tout des mouvemens de l'ennemi. Son but est de battre la grande armée autrichienne et de retourner dans Vienne, pour y dissoudre cette nouvelle coalition, punir l'injuste agression et dicter encore une fois la paix. Son unique disposition préparatoire est de se tenir sur les deux rives du Danube, maître de se concentrer, selon l'occasion, sur l'une ou l'autre, entre Danowerth et Ratisbonne. Il attend que les mouvemens de l'ennemi soient démasqués, et c'est sur le terrain même qu'il improvisa ses dernières dispositions. Il abandonne tout à fait les montagnes dont il deviendra maître lorsqu'il le sera de la plaine où se trouve le chemin de Vienne, et au travers de laquelle il fera voler rapidement ses masses. Sans s'inquiéter de la composition de son armée, des conscrits qui s'y trouvent en quantité, des corps allemands avec lesquels il devra agir, il a résolu de ne pas retirer un seul homme de ses vieilles bandes d'Espagne, où elles combattent plus directement nos véritables ennemis, les Anglais.

» Au vingt mars, le corps de Davoust occupait les deux grandes routes qui

conduisent de Bohême sur le Mein et dans le Palatinat du Rhin. Les corps de Masséna, Oudinot, Lefèvre et Vandamme étaient en Souabe sur la grande route de Vienne, par Munich, Augsburg et Ulm. Tous ces corps devaient, en cas d'attaque, manœuvrer de manière à se réunir sur le Danube, vers Ingolstadt ou Donawerth. Ainsi l'armée française, qui s'étendait d'abord des montagnes de Thuringe au pied des Alpes, et dont les deux masses principales gardaient les lignes d'opération du Nord et du Midi, dans la Franconie et la Souabe, était soumise d'avance à un plan général de concentration sur le Danube, vers les points d'où elle pouvait le mieux manœuvrer sur l'une ou l'autre rive. A cette même époque, les armées autrichiennes, d'abord réunies dans la Bohême, faisaient leur mouvement par Lintz, pour joindre les corps de Hiller au camp de Wels; laissant Bellegarde et Kollowrath sur les frontières de la Bohême, en face de Bareuth et d'Amberg. Ce mouvement de l'Archiduc avait été fort long, et ne s'était terminé qu'au commencement d'avril. On peut voir maintenant, d'après la position de

l'armée française, qui devait être bien connue de l'Archiduc, qu'en sortant vivement de la Bohême, il pouvait espérer de culbuter les cantonnemens de Davoust, et gagner leur droite vers le Danube : du moins il pouvait atteindre directement les bords du fleuve et de l'Altmulh, au-dessus de Ratisbonne, et y faire sa jonction avec les corps de Hiller. Ce mouvement, opéré rapidement, empêchait ou reculait fort en arrière la réunion des corps de l'armée française; rendait l'Archiduc maître des clefs du terrain et de la plaine, au moins jusqu'au Lech; il le tenait à portée, en même temps, de la route directe de Vienne, comme des insurrections du Nord, dont il s'éloignait trop. Plus tard le prince Charles revint à cette opération; mais par un trop long détour : alors il n'était plus temps.

» Bientôt la guerre commença. Les armées françaises ne s'attendaient nullement à être attaquées aussi tôt; elles eussent été surprises, si cela eût été possible. Napoléon était encore à Paris, et n'en partit que sur la nouvelle de l'agression.

» Le quatre avril, Berthier arrivait à Strasbourg et s'y établissait.

» L'Archiduc avait quitté Vienne le premier; le six, sa proclamation à l'armée autrichienne annonce la guerre. *Le salut de la patrie nous appelle à de nouveaux exploits, etc.*, dit-il. Quel long commentaire mériterait ce peu de mots!

» Le huit, les Autrichiens violent la foi des traités existans, surprennent le passage de l'Inn. Le lendemain seulement un simple billet de l'Archiduc au commandant de l'armée française dénonce les hostilités, avec moins de formalités qu'on n'en met à la rupture du plus simple armistice. L'agression des Autrichiens avait commencé en même temps sur tous les points; ils envahissent à la fois la Bavière, la Franconie, le Tyrol, l'Italie et la Pologne. L'armée de l'archiduc Charles marche au-delà de l'Inn, et les corps de Bellegarde débouchent de la Bohême.

» Le neuf, l'Empereur François arrive à l'armée, établit son quartier-général à Lintz.

» Ici je dois faire observer, dit mon auteur, que travaillant d'après les documens de l'armée française, et d'après mon journal fort exact de cette campagne, osant espérer de deviner, d'après



les règles de l'art, ce qui est resté caché des dispositions méthodiques qui ont dirigé les événemens; enfin, ne possédant sur l'armée autrichienne que les relations officielles, je ne pourrai, dans tout ce qui regarde cette armée, que rapporter les faits connus et constatés. L'Archiduc ayant été dès les premiers jours sous l'influence des manœuvres de Napoléon, il devient d'autant plus difficile de spécifier les motifs de certaines opérations des ennemis. Pour deviner ceux-ci, il faudrait qu'il n'y eût eu ni fautes ni contre-temps; ce qu'on ne saurait admettre.»

Ici l'auteur expose les vues qu'il suppose à l'Archiduc, ses intérêts, ses dispositions; il blâme la lenteur des Autrichiens, qui mettent onze jours à faire vingt-huit lieues, etc.

« Le seize, Napoléon arrivait à Stuttgart et donnait ses ordres directement à l'armée. Il était temps qu'il vînt en prendre le commandement pour s'opposer à la marche de l'ennemi; mais surtout pour remédier aux fausses manœuvres de Berthier, et pour terminer ses incertitudes. Celui-ci, arrivé à Donnawerth le treize avril, se trouvait acca-

blé sous le poids de ce commandement momentané; il se portait tantôt à Neustadt, tantôt à Augsbourg; ordonnait à Oudinot de se rendre à Ratisbonne; à Davoust d'envoyer la division Saint-Hilaire et la cavalerie de réserve sur Landshut et Freysingen. L'arrivée de Napoléon suspendit tout mouvement. Il attendit, pour agir, des nouvelles de la Bohême et de la Bavière. Le dix-sept il se rendit à Donnawerth. Son arrivée à l'armée fut annoncée par cette belle proclamation: « Soldats! disait-il, le territoire de la confédération a été violé... » J'étais entouré de vous lorsque le souverain d'Autriche vint à mon bivouac de Moravie; vous l'avez entendu implorer ma clémence, et me jurer une amitié éternelle. Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû tout à notre générosité; trois fois elle a été parjure!!! Nos succès passés nous sont un sûr garant de la victoire qui nous attend. Marchons donc; et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse son vainqueur.»

» Le seize, à l'arrivée de Napoléon à Stuttgart, nos deux grandes masses se trouvaient rangées autour de Ratisbonne et d'Augsbourg. Le troisième corps à

Eterhauzen , Riedembourg , Hemau , ayant sa deuxième division à Dassvang , sa grosse cavalerie autour de Ratisbonne , le corps de la Saxe ducale à Ingolstadt , où allait arriver bientôt la division de réserve du troisième corps. L'ennemi , qui avait manœuvré de manière à couper la division Friant , trompé dans ses projets , se montre le lendemain dix-sept devant Ratisbonne , et fait trop tard quelques tentatives sur le pont de la Régen. Les troupes commandées par Masséna se trouvaient à Augsbourg. Le centre de la ligne française semblait dégarni ; mais , barré par le Danube et le Lech , il était gardé par les Bavares , les Wurtembergeois et la division ducale de Saxe. Cette ligne de notre armée était brisée : des deux ailes placées aux saillans , les corps français pouvaient tomber sur leurs ennemis , s'ils s'engageaient dans ce piège qui leur était tendu.

» En arrivant à l'armée , Napoléon trouve le mouvement de la grande masse ennemie prononcé sur la rive droite du Danube , entre ce fleuve et le Bas-Iser , de telle manière qu'elle ne peut plus atteindre la rive gauche du Danube qu'en

forçant le passage de ce fleuve ou celui du Lech. Napoléon occupait , par la place d'Augsbourg , qu'il fait mettre dans le plus grand état de défense par les postes retranchés de Landsberg , de Rain et de Donnawerth , tous les passages qui , sur la rive droite du Danube , portent en Souabe. Il donne aussi l'ordre de défendre à Ratisbonne le passage vers la Franconie. L'armée autrichienne étendue sur l'Iser , depuis Landshut jusqu'à Munich , mais attaquant en grande force sur Landshut , et débouchant par là , menaçait évidemment le centre de la ligne française. C'est au plus actif à réunir ses forces. Mais sommes-nous à temps de le faire sur la rive droite du Danube ? et oserons-nous le tenter ? En marchant sur la rive opposée , il y aura un passage de fleuve à opérer , et par conséquent rien de décisif n'en peut résulter. Cependant l'ennemi était plus rapproché de Neustadt sur le Danube , et du point de concentration que de nos ailes ; il avait son ordre de marcher en avant , ses derrières , ses lignes de retraite , tout bien assuré. Malgré tous ces avantages , Napoléon ordonne le mouvement général sur la rive droite , et par des

marches de flanc ; à Davoust, de Ratisbonne sur Neustadt ; à Masséna, d'Augsbourg sur Pfaffenhoffen ; lui-même se porte au centre, au poste du danger et des difficultés, pour arrêter les têtes de colonnes de l'ennemi, et laisser le temps à ses rapides ailes de se rejoindre. Pour tout autre, et avec d'autres troupes, cette manœuvre eût été fort scabreuse ; mais pour Napoléon, *c'est*, comme il le disait, *un calcul d'heures* ; c'est aussi un calcul de terrain ; mais il ne faut s'y tromper ni de quelques minutes ni de quelques toises ; car il y va du salut de l'armée. Quant à lui, il s'est rendu par ses dispositions cette manœuvre absolument sûre. Si l'ennemi s'avance sur le centre, Napoléon le battra ; s'il cherche à le tourner par son extrême gauche, il trouvera Augsbourg fermé, de manière à tenir tête à toute son armée réunie ; s'il veut gagner Ratisbonne, il doit le trouver aussi en défense. Dans ces deux derniers cas, Napoléon tombait sur les derrières de l'ennemi, et le poussait, soit sur le Danube, soit sur les Alpes. Ainsi la manœuvre contre l'ennemi, qui finit par se diriger sur Ratisbonne, va être aussi désastreuse pour

lui, que brillante pour nous ; car, avec sa droite, avancée entre le Danube et l'Iser, Napoléon va refouler dans le cul-de-sac entre ces deux rivières, l'Archiduc qui s'y est si imprudemment enfoncé. Il ne s'agissait de rien moins que de la destruction totale de l'armée ennemie, si les ponts de Ratisbonne et de Landshut ne s'étaient pas trouvés ouverts.

» Napoléon annonce à Masséna que, pour cette grande et décisive manœuvre, *il va refuser sa gauche, avancer sa droite... et qu'entre le dix-huit, le dix-neuf et le vingt, toutes les affaires de l'Allemagne seront décidées.* »

Ici se trouve cette belle manœuvre qu'à voulu probablement mentionner l'Empereur, c'est-à-dire les dispositions préparatoires de la bataille, et elles sont en effet admirables. L'auteur décrit le placement et la marche de tous nos corps, ceux de l'ennemi, les engagements partiels, le résultat général, les fautes de l'Archiduc ; les nôtres même, dans les exécutions subalternes du moins ; car pour la conception du chef, il nous la montre complète et devant amener infailliblement l'annihilation entière de toutes les forces ennemies. Je

saute à pieds joints sur tous ces détails très-curieux : ils seraient bien accueillis sans doute par les militaires ; mais ils pourraient paraître longs à tous les autres, et ils m'écarteraient de mon but outre mesure. Je passe tout de suite aux grands résultats exprimés dans la proclamation suivante de Napoléon, et puis aux réflexions de l'auteur :

« Soldats ! dit l'Empereur, vous avez » justifié mon attente, vous avez suppléé » au nombre par votre bravoure ! En peu » de jours vous avez triomphé dans les » trois batailles de Thann, d'Abensberg » et d'Eckmühl, et dans les combats de » Peissing, de Landshut et de Ratis- » bonne. Cent pièces de canon, qua- » rante drapeaux, cinquante mille pri- » sonniers, trois équipages, trois mille » voitures attelées portant les bagages, » toutes les caisses des régimens : voilà » le résultat de la rapidité de vos marches » et de votre courage.

» Naguères l'ennemi se promettait de » porter la guerre au sein de notre patrie ; » aujourd'hui, défait, épouvanté, il fuit » en désordre. Déjà l'avant-garde a passé » l'Inn ; avant un mois nous serons à » Vienne. »

» Cette proclamation, envoyée de tous côtés, annonça aux amis comme aux ennemis de la France, les victoires et les projets de l'Empereur, etc., etc.,

» Ainsi, en quatre jours de combats et de manœuvres, sont accomplies les destinées de l'armée autrichienne, de cette armée si arrogante, si nombreuse, la plus belle qu'eut jamais mise sur pied la maison d'Autriche ! Par ses premières dispositions, Napoléon a organisé le plan de sa grande bataille ; il a assuré la défense de ses postes, fait reconnaître le terrain pour une bataille en avant d'Augsbourg, dans la direction par laquelle l'ennemi semblait devoir s'avancer. Il a rectifié les fausses dispositions de Berthier, ramassé ses forces aux ailes, laissant libre le terrain où il voulait attirer l'ennemi. Il l'y a amené peu à peu, tout en prenant ses mesures pour le battre ensuite, de quelque côté qu'il se tournât. Le dix-sept à midi, Napoléon arrive à l'armée, le dix-huit il donne ses ordres, et annonce que dans trois jours tout doit être fini : si sa prédiction éprouve un retard de quelques heures, c'est que sa jeune armée, composée en grande partie de conscrits, n'a pas cette